

Mes souvenirs de jeunesse. Ma commune. Mon village.

Henri Sauthon.

Né en 1928. Ancien maire de Sannat de 1985 à 2008

Je ne suis pas un écrivain mais je voudrais retracer avec modestie aux jeunes générations ce que j'ai vu, ce que j'ai vécu. Mon grand âge me permet d'aller assez loin dans le passé. Vous allez retrouver dans mon récit certaines choses qui sont parues dans le livre 2015. Je les avais écrites avant la sortie de notre premier livre. Je n'ai rien voulu changer ou refaire, à mon âge il est parfois difficile de faire travailler le cerveau.

Que de choses à raconter ! Avant 1940, au Masroudier et à Savignat, nous étions neuf ou dix à faire ensemble le chemin de l'école de Sannat. Quelques fois nous, les enfants du Masroudier, nous passions par Les Fayes. C'était presque la même distance, trois kilomètres et demi le matin, autant le soir, bien entendu ! Dans la commune il y en avait qui étaient encore plus éloignés. Comme chaussures, nous avions des bottines ou des sabots. Les sabots c'était Mr Bayle ou Mr Delage qui les fabriquaient, conçus principalement en bois de hêtre. En période hivernale la neige ne nous a jamais empêchés d'aller à l'école. C'était même un plaisir, on se lançait des boules de ce merveilleux manteau blanc qui recouvrait le sol. Les pieds parfois mouillés du matin au soir, nous n'attrapions pas de mal pour cela. Le soir quand on rentrait on se séchait auprès de la cuisinière ou du feu de cheminée.

Au début de notre scolarité on était ensemble en classe. Par la suite les filles furent dans le bâtiment où est la cantine actuellement, et les garçons dans l'école actuelle. Il n'empêche que nous avions de la suite dans les idées puisque nous passions dans le champ de Mr Nebout pour aller les voir. L'instituteur nous faisait des remontrances, on nous punissait, mais cela ne nous empêchait pas de recommencer. Nous étions aussi instruits sur « la chose » que les élèves d'aujourd'hui. Dame nature a bien fait le monde.

Quand le maître nous tirait les cheveux et nous gardait le soir à la sortie de l'école, nous n'allions pas le raconter à nos parents de peur de prendre une nouvelle punition. L'honneur et la discipline étaient de rigueur.

Juin 1941...nous étions six garçons, plus les filles dont je ne me souviens plus du nombre, à passer le certificat d'études. Nous avons tous été reçus, peut-être un cadeau ? Tous les 14 juillet, il y avait la remise des prix, chaque élève

recevait un livre en récompense de son travail à l'école. Il y avait un premier prix dans chaque matière.

Juin 1941, et toutes mes années passées en classe, me rappellent de bons et de mauvais souvenirs. Il y avait presque deux ans que la deuxième guerre mondiale était déclarée. Depuis juin 1940, une partie de la France était occupée par l'armée allemande. Nous les appelions « les Boches », « les Fritz ».

Avant de revenir sur ce conflit qui a marqué ma jeunesse, je voudrais, dans la mesure de mes connaissances et de mes souvenirs, vous faire l'historique de la commune de Sannat qui était la plus importante en habitants et en superficie du canton, après Évaux-les-Bains, son chef-lieu.

42 villages ont été construits sur notre commune, par le savoir et le courage de nos célèbres maçons de la Creuse. Tous ces villages étaient encore habités en 1948, et peut-être plus. Actuellement un a disparu : Picarot. Dans ses ruines on retrouve de très belles pierres en granite bleu, de même teinte que celui qui a servi à construire notre magnifique église. Ce granite est également visible dans presque tous les villages : Fenêtres, portes, voutes de portes de granges...Il fait la beauté de nos maisons anciennes et montre le talent de nos tailleurs de pierre. Il a été extrait des carrières de la Valette et de Fayolle. Il y a aussi une sorte de granite jaune avec plusieurs reflets, moins dur, donc plus facile à tailler, ce qui a permis à une certaine époque la construction de nombreuses maisons et bâtiments agricoles. On le trouve le long de la route départementale 19, principalement entre la Croix de Savignat et le village des Fayes. Un autre granite rouge existe aux Valettes, à la Ville du Bois, au Masroudier, et à Savignat. Il est très beau et très dur, on le retrouve dans certaines constructions.

Dans la commune se trouvent trois châteaux, la Ville du Bois, Fayolle, le Tirondeix (ou Tirondet d'en haut). Ils sont encore habités. On voit sur leurs murs certains de ces granites. Celui de la Ville du Bois est le plus récent et le plus important. Le tilleul qui agrmente le château et ajoute à sa beauté a été planté sous Sully. Je ne pense pas qu'il y ait d'autres arbres de cette espèce, aussi âgés, dans la région. Il y a eu sur la commune deux autres châteaux qui n'existent plus, un petit à la Chassignole, un autre au Puylatat. Ce dernier appartenait à la famille De Froment qui a régné sur le canton d'Évaux les Bains pendant plus d'un siècle.

Il y a eu également deux églises qui ont disparu, une à Saint-Pardoux et une autre entre Samondeix et la Croix de Savignat. Un certain nombre de

parcelles de terre s'appellent les champs de l'Église. Je ne citerai pas les emplacements, les agriculteurs seraient peut-être embêtés avec des recherches. On doit savoir, mais ne pas nuire aux autres. Nos ancêtres nous ont laissés un patrimoine merveilleux, faisons en sorte que les jeunes générations apprécient et sachent conserver ces richesses du passé.

Plus modestement nous retrouvons il n'y a pas tellement longtemps de nombreux poulaillers, construits en pierre, dans les champs où on emmenait les poules pour manger le grain tombé à terre lors de la moisson. Rien ne devait se perdre. Tous les soirs il fallait aller fermer la volaille pour que les renards n'en fassent pas leurs repas. Quand il y avait de jeunes amoureux dans le village, c'était eux le soir qui se faisaient le plaisir d'aller fermer la maison de ces petits animaux. Comme aujourd'hui le bonheur était dans le pré, sans la télé bien sûr.

A l'époque on coupait les céréales à la lieuse. Il fallait mettre les gerbes en meules, c'est-à-dire en croix les unes sur les autres, avec une par-dessus pour faire le chapeau et protéger les épis contre la pluie. C'était des meules de vingt et une ou vingt-cinq gerbes. On appelait cela des « gourbières », en patois « la gourbiera ».

Avant ce formidable progrès que nous vivons actuellement, comment vivaient nos parents et grands-parents ?

En 1950, il y avait 112 exploitations dans la commune, petites ou grandes. On travaillait la terre avec des bovins et des chevaux. Les travaux étaient très pénibles pour les humains et pour les animaux. Au moment des foins et de la moisson, hommes et femmes étaient dans les champs, et comme c'était l'époque des vacances, les enfants les plus âgés aidaient leurs parents dans ces travaux. Quand midi arrivait, tous rentraient à la maison. S'il n'y avait pas la grand-mère pour faire la cuisine, il fallait préparer le repas au plus vite, aller chercher de l'eau fraîche à la fontaine ou au puits. La viande n'était pas au menu tous les jours, les moyens financiers étaient limités, et la principale consommation à la campagne, c'était la volaille et le porc. Les jambons du cochon étaient salés et séchés. On les coupait en tranches pour les faire cuire avec des œufs. C'était l'omelette au jambon, vite préparée et très nourrissante.

Les porcs étaient abattus aux alentours de Noël. Aujourd'hui encore, il y a des foyers qui ont gardé la tradition de la Saint-Cochon. L'hiver était pour le paysan la période de l'année la moins pénible. Après avoir donné à manger à leurs animaux qui étaient tous à l'étable, on faisait le bois pour l'année

suivante, les rigoles dans les prés, on coupait les haies. Tout se faisait manuellement, on n'avait pas froid. Les soirs, quand on avait mangé la soupe, on se réunissait pour jouer aux cartes. C'était la manille. La belote était moins connue. Ces merveilleuses soirées étaient remplies de beaucoup de franchise et de fraternité. On se racontait les choses vécues par chacun d'entre nous, la pêche, la chasse, le braconnage était souvent dans la conversation. Prendre un lapin, un lièvre, une perdrix au collet améliorait l'ordinaire. On vivait avec les produits de la ferme et ceux prélevés dans la nature. Braconner c'était pour nos ancêtres un plaisir et une nécessité.

Dans le bourg de Sannat et dans certains villages, de nombreux commerçants et artisans travaillaient et faisaient du commerce avec les paysans, qui étaient leurs premiers clients. Tout cela permettait de vivre ensemble sans grands déplacements. Aujourd'hui, il faut faire beaucoup de kilomètres pour acheter habillement et nourriture.

Je voudrais revenir sur ces soirées d'hiver. Nos parents et grands-parents expliquaient leur jeunesse et leurs misères. La Grande Guerre faisait partie de cela, et comme j'étais passionné par l'histoire de France, j'ai appris certaines choses qui aujourd'hui encore sont le reflet de notre société. J'écoutais leurs récits avec une attention particulière. C'était avant 1939, mais déjà la menace d'un nouveau conflit avec l'Allemagne était proche

Bien que ce ne soit pas le but de notre association, j'évoquerai par la suite cette tragédie qui a plongé le monde dans l'horreur, la misère et a détruit beaucoup de notre patrimoine national. Il y a tellement de choses à apprendre à nos jeunes qu'il me semble utile d'en parler. Suite à cela n'oublions pas ces jeunes enfants, garçons et filles venus de Paris, du Nord ou d'ailleurs que nous avons accueillis dans notre commune de 1939 à 1945. Plusieurs sont restés et ont fondé un foyer. Merci à eux d'avoir apprécié notre campagne et d'avoir ainsi manifesté leur reconnaissance envers ceux qui les ont hébergés et élevés. C'est un honneur pour ces disparus qui ont accompli ce geste d'accueil. Il y a aussi eu des Espagnols qui ont fui le régime de Franco et sont venus s'installer à Sannat. Pour eux la France, c'était un espoir de survie et de liberté.

Pendant toute la durée du conflit les ruraux ont apporté un soutien précieux aux citadins ou autres réfugiés, à ceux qui étaient recherchés par la police de Vichy, en nourriture et en camouflage. Malgré ce dévouement deux juifs ont été arrêtés le 24 février 1943 à cinq heures le matin, tous les deux à la même heure. L'un était au Masroudier, l'autre à Saint-Pardoux. Celui de Saint-

Pardoux d'origine russe a survécu. Celui du Masroudier d'origine autrichienne a été déclaré mort le 6 mars 1943. Certainement fusillé, peut-être à Nexon en Haute-Vienne. Nous vivions dans la peur, mais en même temps, l'espoir de retrouver très vite la liberté nous réconfortait. Nous écoutions « *Ici Londres. Les Français parlent aux Français* ». A l'époque nous avions un poste de radio « Pathé-Marconi », tous les jours, les soirs, la radio anglaise diffusait des messages codés. Souvent c'était « *Voici quelques messages personnels* ». Les chefs du maquis savaient de quoi il s'agissait. Un jour le cuisinier du groupe des maquisards du Masroudier est venu à la maison vers 20h. Il a dit à ma mère : « *Amélie, demain je vous apporterai du café et du chocolat.* ». Elle lui a répondu : « *Nous sommes à la carte, il y en a nulle part* ».

« *Demain vous aurez ce que je vous dis, les Américains vont nous parachuter vers deux heures du matin des vivres et des munitions. Le parachutage aura lieu entre le village où nous sommes et la Chezotte, sur le plateau, pas très loin de la croix du Pas de Cheval* ». Effectivement à l'heure indiquée, les conteneurs tombaient du ciel. Le lendemain matin le cuisinier nous apportait la chose promise, et il nous raconta ce qu'il y avait dans ces précieux colis. A cette date nous savions que l'Allemagne allait perdre la guerre. Tous les jours la BBC nous annonçait les victoires des armées alliées en Italie. L'armée rouge victorieuse à Stalingrad en 1942 poursuivait les armées nazies en désordre. Ces derniers étaient humiliés comme nous l'avions été en 1940.

Au sujet des bals clandestins, il y avait plusieurs villages où ça dansait : Saint-Pardoux, le Masroudier, les Valettes, la Ville du Bois, peut-être Anchaud. A la Ville du bois on dansait dans la grange de Monsieur Rouchon. C'était nos premiers bals, on était heureux. Malgré la guerre il fallait bien s'amuser. Un dimanche soir, nous étions en train de danser, nous avons vu arriver Monsieur Rouchon, il nous a dit de partir très vite et de ne pas emprunter les chemins ou les routes, de passer à travers champs. Nous avons été dénoncés, certainement par un collabo de la région. La raison de la dénonciation était la suivante. Dans ceux qui venaient au bal, il y avait plusieurs réfractaires du STO (Service du Travail Obligatoire). Je ne sais pas comment Monsieur Rouchon avait été averti de cette dénonciation, sûrement par un résistant infiltré dans la police de Vichy. Nous avons quitté la Ville du Bois comme on nous l'avait indiqué. Ceux qui connaissaient bien le coin guidaient les autres sans faire de bruit. Il y avait d'autres bals qui avaient été dénoncés aux alentours par les mêmes traîtres au service des Allemands, peut-être par

idéal, mais souvent pour de l'argent. Toutes ces crapules n'ont pas eu le châtiment qu'ils méritaient. Quant à moi, ces faits restent gravés dans ma mémoire et ils m'ont appris beaucoup de choses sur le comportement des humains qui aujourd'hui encore sont capables des pires atrocités.

Je me souviens du bombardement des usines Dunlop de Montluçon par la RAF, la « Royal Air Force ». C'était en septembre 1943, (*le 16 septembre*) le jour où la batteuse était chez nous. Il faisait nuit, les hommes avaient fini de manger et sortaient de table pour aller se coucher. A ce moment nous avons entendu le bruit d'une escadrille, et quelques minutes après l'éclatement des bombes et des obus de la DCA allemandes qui illuminaient le ciel. Nous avons vu un avion anglais tomber en flammes. Nous étions contents de voir les Allemands attaqués, bombardés sans relâche par les Anglais. Malheureusement nous savions que les civils payaient un lourd tribut à ces combats. Il était très difficile de faire autrement pour retrouver la liberté. Espérons que l'Europe saura s'unir pour préserver la paix si chèrement acquise. Je ne m'attarderai pas davantage sur ces six années de guerre, il y aurait tellement de choses à dire.

1945, la guerre est terminée, la France se remet au travail avec ses prisonniers rentrés d'Allemagne. Et nous les agriculteurs, allons être obligés de nous engager dans un progrès de plus en plus poussé. On forme des conseillers agricoles, ils viennent dans les fermes pour faire des essais avec les engrais, sur les céréales et l'herbe. La chimie a fait son apparition, on commence à employer des désherbants qui vont améliorer la production. C'est peut-être le début de la pollution mais c'est le prix à payer si l'on veut que tout le monde mange à sa faim. Produire de plus en plus et de mieux en mieux, c'est le but de nos dirigeants agricoles et des gouvernements. Il faut sélectionner les animaux pour avoir des rendements en viande et en lait supérieurs à ce que nous produisions avant la guerre. Mais pour que cela soit appliqué rapidement il est nécessaire de faire appel à ces hommes appelés « conseillers agricoles ». Eux vont apprendre aux paysans les techniques de l'agriculture moderne, en leur faisant passer le brevet agricole à l'École d'Agriculture d'Ahun.

En quelques années les rendements vont considérablement augmenter, c'est le début d'une ère nouvelle. Les agriculteurs seront parmi les premiers à contribuer au redressement de la France. Leur niveau de vie va beaucoup s'améliorer. En même temps la pénibilité de notre métier sera diminuée, la modernisation va se faire assez vite. La plupart des paysans vont acheter un

tracteur et le matériel agricole. Ensuite ce sera la disparition de nombreuses exploitations, petites ou grandes, pour des raisons diverses.

Les jeunes seront attirés par la ville, nos villages vont se dépeupler. Le bourg de Sannat subira le même sort. Commerçants et artisans disparaîtront. Quelques-uns subsisteront, d'autres viendront, mais rien de comparable à ce que nous avons connu avant la guerre et jusqu'en 1960 environ.

Le progrès sous toutes ses formes a contribué à la désertification du monde rural, les anciens comme moi qui avons vécu ce grand changement pensent aux veillées d'autrefois dont j'ai déjà parlé. La télévision a supprimé ces merveilleux moments de rassemblement et de fraternité. Le progrès oui, mais il ne fait pas toujours le bonheur.

Quand je me remémore ma jeunesse, je suis parfois nostalgique. Penser à toutes ces années où nous allions aux bals et aux fêtes, à pied ou en vélo avec les copains et les copines. Le chemin était long. Que c'était beau la rentrée au bercail. Nous avions le temps de nous raconter beaucoup de choses. Nous allions parfois reconduire la copine intime chez elle. Dans la semaine on se renvoyait une lettre remplie de mots doux pour se donner rendez-vous au prochain bal, ou passer l'après-midi du dimanche dans la nature. A l'automne on cueillait les noisettes en regardant les écureuils sauter de branches en branches. Eux-aussi aimaient ce petit fruit qu'ils cachaient dans les troncs d'arbre pour se nourrir l'hiver. Comme les humains, ils prévoyaient avant les grands froids.

Revivre ces moments de bonheur nous fait oublier notre âge et les douleurs qui gâchent notre vie.

Avant de terminer je voudrais faire l'historique de Savignat et du Masroudier. La Croix de Savignat, ce sont les cinq maisons situées le long de la route départementale 19. Il y avait une croix côté sud, voilà pourquoi ça s'appelle « La Croix de Savignat ».

En dessous, à l'Est il y a le village de Savignat, neuf maisons, toutes habitées à l'époque de mon enfance. Huit le sont encore maintenant, une est en ruines et gâche la beauté du village. La Croix de Savignat et Savignat, forment deux villages distincts, mais tous les deux ont un point de vue magnifique, en particulier sur les Monts d'Auvergne, et sur la vallée du Chat-Cros.

Au Masroudier, il y avait plusieurs noms de lieux qui formaient le village : la « Basse-cour », les « Sagnes », le « Patural », le « Cœur », le « Teu », le « Masroudier ». Au total 21 maisons. Depuis il y a eu deux constructions nouvelles. Actuellement 11 sont habitées, neuf en permanence qui abritent

22 habitants, et 2 en résidences de vacances. Une douzième sera certainement habitée prochainement. Tout cet ensemble forme aujourd'hui le lieu-dit le « Masroudier ».

En dessous du village, il y avait un étang assez important qui faisait barrage sur le Chat-Cros. Le propriétaire s'appelait Grabilla. La digue de cet étang s'est rompue sous la pression de l'eau et a tout emporté, le moulin et l'habitation. Tout ceci était dû à la rupture d'une retenue d'eau sur la commune de Châtain. Deux cavaliers sont partis à cheval pour avertir Monsieur Grabilla d'ouvrir ses vannes. Mais quand ils sont arrivés, c'était trop tard, tout avait été emporté par les eaux. Le pré où étaient situés le moulin et l'habitation s'appelle « l'Ouche du moulin » et les près en amont « Les Étangs ». Pourquoi ne pas refaire cette retenue d'eau vue la configuration du terrain ? Ça ne coûterait pas tellement cher et ça pourrait rendre de grands services en période de sécheresse et d'incendie important. Au regard de ce que prévoient nos dirigeants de la planète dans les cent prochaines années, les retenues d'eau ne pourront qu'être bénéfiques et utiles.

En cette année 2015, moi et ma femme, nous sommes heureux de voir nos enfants, petits-enfants, tous habiter la commune de Sannat. C'est pour nous deux une fierté et un encouragement de nous retrouver si près les uns des autres. Malgré le dénigrement de nos campagnes par certains, preuve est qu'il fait encore bon vivre à Sannat et dans nos villages.

Pour en terminer n'oublions pas certaines choses de notre patrimoine qui ont disparu mais à mon grand regret on ne peut pas revenir sur le passé. J'ai certainement oublié une partie de ma jeunesse dans notre vie de tous les jours, mais j'ai pris un grand plaisir à écrire ces quelques pages. Peut-être que d'autres pourront compléter ce qui n'est pas resté dans ma mémoire.

Henri SAUTHON.